



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°224 DIMANCHE DU FILS PRODIGE N COMPLÉMENT 2024

Le présent feuillet complète les feuillets N° 61, 114, et 167 des années précédentes que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuillet061pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuillet114.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2023/feuillet167.pdf>

Homélie du P. Boris Bobrinsky Le Fils Prodigue 1989

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Cette parabole du Fils prodigue est une des plus saisissantes et détermine toute la tonalité de notre chemin de carême. Parabole du fils prodigue, disons-nous, nous pourrions aussi bien l'appeler la parabole du Père aimant.

Cette vision du Père est une des plus profondes révélations de l'amour de Dieu – l'amour du Dieu Père, d'un visage de Père qui est tout d'abord caché et qui se révèle à travers la souffrance et le retour du fils prodigue. Nous pourrions dire que toute cette parabole est un dialogue incessant entre le père et le fils, un dialogue incessant qui passe bien sûr par des temps d'éloignement, de rejet de la part du fils. Le père est toujours là, respectant profondément cette liberté intérieure, de droit à s'éloigner. C'est une des choses les plus mystérieuses qui est inscrite au cœur de l'homme par la grâce de Dieu, de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, cette image et cette ressemblance signifiant que Dieu appelle l'homme à l'amour, mais un amour libre, un amour qui doit venir de l'homme lui-même sans jamais aucune contrainte et aucune nécessité extérieures. C'est pourquoi dans ce mystère de l'amour vit la liberté et dans la liberté nous trouvons cette capacité, cette possibilité tragique bien sûr de pouvoir dire non à Dieu à un moment donné. Dieu a posé en face de Lui ce risque – en créant l'homme par amour – ce risque que l'homme lui dise non, pour un temps ou pour toujours nous ne le savons pas.

Respect de cette liberté de l'homme, de l'être humain, cela se manifeste dans la réponse immédiate du père quand le fils lui demande de lui donner sa part de biens qui devra un jour lui revenir quand le père ne sera plus là. Le père partage son bien et alors le fils s'éloigne.

Nous connaissons l'histoire qui est un peu notre histoire, qui est l'histoire de l'humanité, qui est l'histoire de tous les peuples qui se sont éloignés de Dieu mais qui en ont gardé une nostalgie, une mémoire, un désir au fond de leur cœur à travers toutes les formes de religions, païennes ou naturelles. Dans toutes ces formes de religions, il y a une graine de vérité, un besoin et une recherche de Dieu, d'un certain au-delà, d'un certain idéal de bien, de justice et aussi d'amour. Elle reste inextinguible dans le cœur



humain, cette mémoire, pour parler le langage de la parabole, cette mémoire de la maison paternelle.

Lorsque ces biens sont dépensés, lorsque cet enfant, cet adolescent devenu adulte à travers la souffrance découvre ce qu'est le dénuement, découvre ce qu'est la faim, découvre ce qu'est la solitude, quelque chose s'éveille en lui. Qu'est-ce qui s'éveille en lui ? Est-ce que c'est seulement une sorte d'instinct de conservation, de protection de ne pas vouloir mourir de faim ? Il y a cela certainement selon la lettre de la parabole, mais n'y a-t-il pas aussi autre chose ? Il sait où aller, il sait quelle est la maison qui peut-être l'accueillera au moins comme un mercenaire.

Lorsqu'il ira, il n'attend bien sûr rien de plus que cela, il ne prétend pas, il ne s'imagine même pas qu'il pourra être accueilli comme un fils, comme un enfant par le père qu'il a trahi, qu'il a blessé, qu'il a meurtri dans ce qu'il avait de plus profond, qu'il a spolié aussi de ses biens. Voilà pourquoi il retourne vers le père.

Mais ce qu'il faudrait dire ici, c'est que dans ce retour vers le père à travers cet instinct de conservation, ce désir de vivre, il y a quelque chose qui se révèle. Certainement, si nous voulons dégager le sens spirituel de cette parabole, nous découvririons que c'est toujours le père qui n'a pas perdu de vue son fils, qui scrutait l'horizon pour voir s'il n'était pas de retour. C'est le Père qui répand son Saint Esprit, pour que cet esprit ne quitte pas à jamais le cœur de l'enfant fourvoyé et débauché. Et si ce retour s'amorce, c'est parce que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, est en acte, comme le dit Jésus dans l'évangile de Jean : « *Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis* » (Jn 5, 17). Cette parabole est aussi une révélation de l'Esprit de Dieu qui suscite tout d'abord le désir de retour et ensuite, lorsqu'Il s'approche, lorsque le Père lui ouvre ses bras c'est la véritable repentance. De cette repentance finalement aujourd'hui dans cette parabole il est peu parlé. Il est beaucoup plus question de la réintégration et de la fête.

Le tragique est dans la souffrance de l'enfant mais lorsqu'il revient, tout est oublié et les bras paternels s'ouvrent à lui avant même qu'il ait presque eu le temps de parler, avant même qu'il ait dit ces paroles qu'il avait ressassées, qu'il avait répétées en lui-même pour ne pas les oublier, qui étaient les seuls mots qu'il pouvait produire. Avant même qu'il ait dit ces paroles, déjà le père lui ouvre ses bras et l'accueille et l'embrasse. Après cela, les paroles sont inutiles. C'est la fête, c'est la joie, c'est le veau immolé, ce qui est symbole de l'immolation pascale, de la résurrection du Fils, de la résurrection par la puissance de résurrection de l'Esprit Saint qui est en Jésus et qui se transmet dans les cœurs humains, dans la vie humaine. Par conséquent cette joie, la robe qui lui est donnée, l'anneau à la main droite, les souliers aux pieds, tout cela est d'ailleurs dans l'Église ancienne symbole et de la joie et de la fête baptismale, car chaque fois que quelqu'un entre et découvre la maison du Père par le seul chemin, par la seule porte qui est possible pour y entrer et qui est le baptême, il est revêtu de la robe blanche. Nous avons aussi ici quelquefois des baptêmes, non seulement d'enfants mais d'adultes et nous devons vivre profondément cette joie, cette fête commune, cette fête non seulement de la terre mais du ciel lorsqu'un être humain est retourné par la grâce de l'Esprit Saint qui travaille en lui, depuis toujours bien sûr, mais qui travaille finalement jusqu'à introduire le fruit de conversion, le fruit de grâce et l'espérance de sainteté. Et alors cette conversion suscite la joie, la joie au ciel et sur la terre, car il y a plus grande joie au ciel, dit Jésus, pour un seul pécheur converti que pour 99 justes qui n'ont pas connu la repentance.

Il faudrait bien sûr élargir le champ de cette parabole et la lire à la lumière des autres paraboles de l'enseignement général de Jésus. Cette joie au ciel et sur la terre, cette joie désormais dans laquelle la mémoire du péché, le souvenir du passé, le souvenir de nos

fautes, tout cela est effacé par cette lumière irradiante de la grâce et de l'amour infini de Dieu lorsque cet amour nous accueille, lorsqu'il nous saisit, lorsqu'il nous transforme, c'est la Pâque. La Pâque est un avant-goût du Royaume où toutes nos tristesses, toutes nos infidélités sont oubliées, tout d'abord dans le cœur de Dieu. Et si elles sont effacées dans le cœur de Dieu alors nous aussi nous n'avons plus à y revenir ici-bas. Certes quelquefois nos fautes du passé remontent avec force, avec douleur et nous devons alors nous repentir. C'est pour cela que le temps de cette terre et le temps du carême et le temps de notre vie humaine nous est donné, pour cette repentance, mais n'oublions pas que la repentance est une repentance pascale, une repentance vers la victoire. Elle nous introduit dans la filiation, dans la divinisation, dans la sainteté, dans la jouissance des biens de Dieu.

Un dernier mot encore sur cette parabole, on s'interroge quelquefois : mais oui, cet enfant prodigue qui revient vers le père, mais que va-t-il recevoir car ses biens ont été dilapidés et les seuls biens qui restent sembleraient être les biens qui appartiennent au fils aîné, alors ce sera seulement la fête d'un seul jour ? Et après ? Le « après », c'est le mystère de l'amour et je dirais du cœur du Père, ce que le fils avait reçu c'étaient des biens matériels qu'il n'a pas été long dilapider, à dépenser pour se retrouver seul, pauvre et affamé. Mais ce qu'il retrouve, c'est infiniment plus, au-delà des biens matériels, il trouve l'amour, le cœur du père qui un cœur, qui est notre véritable trésor, qui est notre véritable vie, que sont les véritables biens célestes et éternels, ce cœur du Père. Alors seulement il le découvre, il l'ignorait auparavant, il était éloigné de lui, il se fermait, il voulait ses biens, il s'affirmait lui-même, comme tous, à un moment de notre existence, nous nous affirmons nous-mêmes. Mais quand nous venons vers Dieu, alors le visage du Père se révèle, le visage qui semblait être celui d'un Dieu lointain, d'un Père paternaliste, autoritaire, ce visage qu'aura peut-être connu le fils aîné, ce visage se transforme, s'adoucit, ce visage devient rayonnant de joie, d'amour et de pardon. Et tous, et le fils aîné aussi, doivent opérer en eux-mêmes, sans quitter la maison du Père, ce changement et doivent découvrir ce visage d'amour.

Peut-être nous aussi nous n'avons jamais quitté la maison du Père. Et qui sommes-nous dans cette parabole ? L'enfant prodigue qui est allé loin, un peu certainement, chacun de nous doit accomplir ce retour. Mais ne sommes-nous pas aussi le fils aîné qui n'a pas quitté la maison du Père, mais dont le cœur était orgueilleux, était endurci, c'était lui peut-être plus le mercenaire, c'était lui qui faisait les choses parce que le Père les lui demandait par sentiment de justice, de nécessité, d'obligation, de discipline mais sans véritable amour.

Ne devons-nous pas nous aussi chercher maintenant comme le fils aîné à entrer dans ce chemin du fils prodigue, le chemin du retour, de conversion. Car personne de nous ne peut s'imaginer que son cœur est désormais gagné à la cause et à l'amour de Dieu, personne de nous ne peut s'imaginer que son cœur, que notre cœur, que mon cœur n'est pas blindé à l'amour de Dieu et que le travail de l'Esprit Saint doit se faire en chacun de nous, en moi en particulier, pour que fonde cette carapace, ce blindage et pour que désormais nous nous effondrions aux pieds du Seigneur, aux pieds du Père dans l'écoute de sa parole et que Lui-même nous revête aussi de la robe de baptême, de la robe pascale.

Amen.

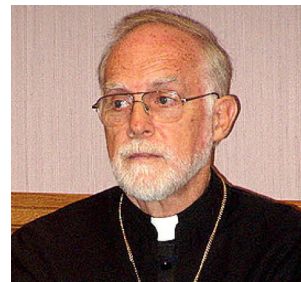
Le numéro 275 de Contacts est consacré à

Un grand pasteur et théologien le Père Boris Bobrinsky (1925-2020)"

Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes Tel 09 76 32 938

postmaster@revue-contacts.com Site de la revue : <http://revue-contacts.com>

Homélie du P. Jean Breck Dimanche du Fils Prodigue 2023



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

La parabole du « *Fils prodigue* » se concentre sur trois personnages. L'intérêt premier se porte sur le fils cadet, celui qui demande sa part d'héritage même avant le décès de son père. Puis, il y a le fils aîné, jaloux de son frère, qui, pense-t-il, était favorisé par le père. Enfin, comme figure principale, le père lui-même apparaît comme source de réconciliation et auteur de compassion et de pardon.

Comme toujours, il faut lire la parabole dans le contexte où l'Évangéliste Luc l'a située. Au début de cette partie de l'Évangile (15,1-2), Luc précise que « *Les collecteurs d'impôts et les pécheurs* (ceux qui étaient condamnés par les Pharisiens) *s'approchaient tous* (de Jésus) *pour l'écouter. Les Pharisiens et les scribes disaient : 'Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux !' »*. Ensuite Jésus prononce trois paraboles sur le thème des retrouvailles : d'abord sur la brebis perdue et retrouvée, puis sur la pièce d'argent perdue et retrouvée, et enfin sur le fils prodigue, lui aussi « *perdu* », et « *retrouvé* » par son père.

Un point important à noter : dans aucune des paraboles il n'est question de culpabilité. C'est évident en ce qui concerne la brebis et la pièce d'argent. Mais loin d'être condamné ou même grondé par son père, le cadet à son retour à la maison familiale est reçu avec joie et célébration par le père, contre lequel le jeune fils a péché. Ce péché d'ailleurs ne consiste pas du fait qu'il soit parti avec les biens familiaux, mais qu'il se soit comporté en « *prodigue* », offensant et le ciel et son père par sa conduite dissolue. Malgré tout, le père le voit de loin, court à sa rencontre et l'embrasse comme fils bien-aimé, « *mort et vivant, perdu et retrouvé* ». Au lieu de critiquer son fils, il le couvre d'une abondance de pardon et d'amour.

Dans la deuxième partie de la parabole Jésus veut montrer que le vrai péché est celui commis par le fils aîné.

Lui se vante d'être fidèle à son père. C'est lui, l'aîné, pense-t-il, qui est responsable, obéissant en toutes choses. À ses yeux son père fait une erreur monumentale en accueillant son frère, qu'il condamne comme « *prodigue* », indigne d'être reçu de nouveau au sein de la famille. Dans le contexte de la parabole, pourtant, le fils aîné commet le péché typique des Pharisiens et des scribes : le péché d'hypocrisie.

Placée au début du Grand Carême, cette parabole nous avertit sur plusieurs aspects de notre comportement.

Elle rend évident les dangers d'une vie marquée par la luxure et la convoitise. Elle nous montre l'inutilité de tout esprit de jalousie ou de suffisance. Mais avant tout, la réaction du fils aîné au retour de son frère met en évidence la gravité de l'hypocrisie. C'est bien ce péché-là que Jésus condamne chez les Pharisiens, les bien-pensants qui se justifiaient coûte que coûte, tout en maudissant le peuple commun pour leur ignorance de la Loi et leur moralité plutôt discutable.

« *Les scribes et les Pharisiens, dit Jésus, lient de pesants fardeaux* (c'est-à-dire des exigences de la Loi) *et les mettent sur les épaules des hommes, alors qu'eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt. Toutes leurs actions, ils les font pour se faire remarquer des hommes* » (Mt 23,4-5).

Combien de fois pendant le Carême sommes-nous tentés de faire de même : d'insister pour que les autres respectent un jeûne monastique, ou fassent des gestes de charité, ou

prient davantage pour le monde, tandis que notre conduite et surtout notre attitude ne s'améliorent guère ? Combien de fois à la confession sommes-nous tentés de ne confesser que les péchés des autres, ou bien de nous justifier devant le prêtre et devant Dieu ? Que c'est facile de voir la paille dans l'œil de notre voisin et d'ignorer la poutre qui est dans notre œil !

Que nous nous comportions comme le fils prodigue ou comme son frère aîné, nous nous condamnons devant la justice de Dieu. Nous ne sommes pas dignes d'entrer dans sa maison, l'Église. Nous ne sommes pas dignes non plus de recevoir l'héritage que Lui seul peut nous accorder, l'héritage de vie éternelle dans son Royaume. Même si nous faisons un effort considérable pour nous repentir de nos péchés préférés, ceux qui sont les plus difficiles à abandonner, le désir et la volonté de les rejeter définitivement nous manquent. Même si nous ne menons pas une vie de débauche, l'esprit d'hypocrisie n'est jamais très loin de nous. Il se manifeste surtout par notre tendance continuelle à juger les autres pour les péchés et les manquements dont nous sommes nous-mêmes coupables.

Et pourtant, Dieu demeure toujours parmi nous, même dans les moments les plus pénibles, voire les plus corrompus de notre vie. Tout comme le père du fils prodigue continuait sans relâche à chercher celui qui était perdu, ainsi Dieu notre Père nous cherche, attendant passionnément notre retour.

Il nous accompagne dans le désert aride de notre cœur. Il chemine avec nous quand nous nous sentons complètement perdus. Il connaît et Il partage notre solitude et notre détresse lorsque nous nous trouvons abandonnés, rejetés par le monde, ou bien quand nous n'avons que de caroubes à manger.

Le père du fils prodigue attendait le retour de celui-ci, et lorsqu'il l'a vu, il s'est précipité pour l'embrasser et l'accueillir de nouveau chez lui. Dieu notre Père fait de même et plus encore. Il nous poursuit activement, toujours et partout. Il ne nous perd jamais de vue. Et encore, tout ce que nous vivons de bon ou de mauvais, Il le connaît et Il le partage. Il boit à la coupe de notre souffrance et de notre détresse jusqu'à la lie. Tous nous sommes des prodiges, tous nous sommes susceptibles de juger les autres de manière hypocrite, étant nous-mêmes coupables des fautes que nous leur attribuons. Et pourtant Dieu est toujours présent parmi nous et en nous, les bras ouverts pour nous recevoir, nous embrasser et nous combler du pardon et d'amour.

La période de Carême nous donne la possibilité de descendre jusqu'au lieu secret de notre cœur.

Là, nous pouvons scruter notre conscience, pour comprendre nos motivations et tenir compte de nos erreurs, nos fautes, nos péchés. Ces quelques semaines à venir nous offrent une occasion bénie de nous voir tels que nous sommes, sans prétention et sans hypocrisie. C'est une occasion privilégiée de nous repentir, de nous tourner des ténèbres vers la lumière.

Mais le Carême est aussi un temps de réjouissance. Les passages liturgiques de cette période nous préparent, non pas à trembler désespérément devant le jugement redoutable du Christ, mais de voir en Christ l'unique source du pardon et du renouveau spirituel. Le Carême nous aide à dépasser nos propres manquements et à trouver en Dieu la source de toute espérance, l'objet de tout désir bénéfique.

Le Carême nous accorde donc la possibilité d'entendre de la part de Dieu et à notre propre égard l'assurance prononcée par le père de la parabole à son fils aîné : « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi !* »

Amen.

P John Breck